

Ce qui reste

La fissure n'était pas un accident. Elle était prévisible, évitable. Elle suivait une ligne que lui seul avait vue.

Seul. Lampe allumée. Vingt-cinq ans qu'il travaille ici. Vingt-cinq ans à la même place. Ses paumes sont fendues, épaisses, noircies par la poussière. Quand il ferme les doigts, la peau tire un peu. Elle repose sur l'établi. À l'hôtel, on parlait d'une pièce maîtresse, d'un travail rare. La première fois que la fissure est apparue, personne ne s'est inquiété. Le climat ou l'humidité, a-t-on dit. Lui, n'a rien dit. Il s'est contenté de poser la paume sur l'établi, exactement à l'endroit où des mois plus tôt, la planche avait reposé avant l'assemblage. Le mahogany vient de loin. On l'a planté ici il y a longtemps. Il a pris racine malgré tout. Les fibres gardent tout. La chaleur de la lame. Le geste trop brusque. Le geste de trop. Même quand la surface devient lisse. Il suit la fissure du doigt. Fine. Presque droite. Elle traverse la planche comme un fil discret. Demain, la table sera installée dans le hall. Lumière chaude, nappes épaisses, verres lourds. On dira que le bois est superbe. Personne ne verra la ligne. Personne sauf lui. Et de toute façon, il est trop tard.

Sous les tropiques, il vit avec son grand-père depuis maintenant cinq années. Le vieil homme est connu dans toute la commune pour son travail. Tables, bancs, tambours, sculptures. Pourtant, c'est avec un air presque honteux qu'il répond lorsque quelqu'un mentionne son grand-père. Il évitait de dire son nom. « Il travaille le bois » se contente-t-il de dire. Comme si ce n'était qu'un travail de mains. Comme si ce n'était pas autre chose. Chez eux, l'odeur du bois embaume la maison. Une odeur chaude, profonde, presque sucrée, qui s'accroche aux murs, aux vêtements, aux mains. Depuis l'enfance, il l'associe à son grand-père.

La lumière entre par les persiennes ouvertes de l'atelier et tombe sur l'établi, éclairant les copeaux de la veille. Au fond de la pièce, les outils sont rangés avec soin.

— Tu pourrais apprendre, tu sais, lui dit le vieil homme sans lever les yeux de sa pièce de bois.

Il hausse les épaules, légèrement agacé d'avoir entendu cette phrase toute sa vie. « Apprendre à sculpter. Apprendre à écouter le bois. Apprendre à travailler l'acajou comme l'avaient fait tous les hommes de la famille avant lui ». Mais cela ne l'intéresse pas. Il aspire à autre chose. Une vie faite de villes immenses, de routes rapides, de bureaux climatisés. Pas d'un atelier chaud où l'on passe des heures à gratter un morceau de bois. Ni de mains noircies par le travail.

Alors il se contente de répondre :

— C'est un métier d'avant. Plus personne ne veut de ça *ninou*.

Le vieil homme s'arrête enfin. Il pose son outil et lève les yeux. Ils sont calmes, mais quelque chose y brille. Sans répondre, il se dirige vers une étagère et prend un petit bloc d'acajou. Le bois est sombre, presque rouge. Il le pose devant lui.

— Prends-le.

— Pour quoi faire ?

— Pour voir. Essaye.

Il soupire, mais attrape le morceau de bois. Il est lourd pour sa taille, dense, solide.

— C'est juste du bois, dit-il.

Le vieil homme esquisse un léger sourire.

— Non, mon grand. Ce n'est pas juste du bois. C'est un arbre qui a poussé plus longtemps que toi et moi réunis. Il a vu passer des tempêtes, la pluie, le soleil. Et maintenant c'est à toi de décider ce qu'il deviendra.

Il lève les yeux au ciel.

— Tu parles toujours comme ça.

— Parce que le bois écoute.

Le jeune homme prend un outil sur la table, plus pour se moquer que par envie. Il appuie la lame contre la surface du bloc. Le premier geste est maladroit. La lame glisse à peine. Le bois semble lui résister. Il fronce les sourcils et appuie un peu plus fort. Un petit copeau se détache enfin et tombe sur l'établi.

Son grand-père ne dit rien. Il regarde seulement. Alors il continue, un peu agacé. Puis un autre copeau, puis un autre. Au bout de quelques minutes, il ressent quelque chose d'étrange. Le bois ne cède pas n'importe comment. Chaque geste compte. Chaque erreur reste.

Un soir, alors que la chaleur tombait doucement sur la maison, le vieil homme s'arrêta de travailler plus tôt que d'habitude. Il s'assit sur le seuil, face à la mer. Le ciel était encore clair, mais déjà les premières ombres s'étiraient sur les collines.

Le jeune homme resta un moment debout dans l'atelier, hésitant. Puis il sortit à son tour. Le vieil homme tenait dans ses mains un petit morceau d'acajou, usé par le temps.

— Celui-là, dit-il, je l'ai gardé.

— Pourquoi ?

Il haussa légèrement les épaules.

— Pour me souvenir.

Le jeune homme ne répondit pas. Le vieil homme passa lentement le pouce sur le bois.

— Tu vois...au début, on croit que c'est nous qui faisons les choses.

Il marqua une pause.

— Mais en réalité... c'est le temps qui travaille à travers nous.

Le vent passa doucement entre les feuilles du cocotier.

— Et un jour, continua-t-il, on s'arrête.

Le jeune homme regarda le morceau d'acajou sans vraiment comprendre. Puis il détourna les yeux.

— Tu penses trop.

Le vieil homme sourit.

— Peut-être.

Il posa le morceau de bois à côté de lui. Ils restèrent là, sans parler attendant la tombée de la nuit. Le silence n'était pas lourd.

Quelques semaines plus tard

La tempête arrive. Le vent se lève d'un coup, brutal. Les nuages s'accrochent au sommet de la montagne Pelée. La mer devient sombre. La pluie frappe la tôle avec violence. La nuit est longue. On entend les arbres craquer. Au petit matin, l'air est lourd. La terre est gorgée d'eau. Le grand-père se tient devant la maison.

— L'acajou est tombé.

Ils montent jusqu'à la colline.

L'arbre est là, couché, immense, déraciné. Les racines arrachées à la terre rougeâtre. Le tronc ouvert, révélant un rouge traversé de veines plus claires. Le vieil homme pose la main dessus.

— Celui-là... murmure-t-il. Il avait encore des choses à raconter.

Quelques jours plus tard, une section du tronc repose dans l'atelier. L'odeur est plus forte que d'habitude. Le grand-père trace des lignes sur le bois.

— On va en faire quelque chose.

— Une table ? demande-t-il.

— Non.

Il marque une pause.

— Quelque chose qui reste.

Le jeune homme ne répond pas.

Mais il ne part pas.

Ils travaillent ensemble. Les jours s'installent. Le bruit des outils revient. Régulier.

Toc. Toc. Toc. Le vieil homme parle peu. Mais il corrige, ajuste, montre un angle.

— Là. Pas comme ça. Écoute.

Le jeune homme apprend sans s'en rendre compte. Le bois résiste toujours. Mais un peu moins chaque jour. Puis un matin, l'atelier est silencieux. Les outils sont posés. Immobiles. Sa mère parle bas. Le vieil homme ne reviendra pas travailler.

Il reste seul pendant un long moment. La pièce de bois est là. Inachevée. Il pose la main dessus. Même endroit, même geste. Alors, muni de son outil, le premier coup résonne. Puis un autre. Les copeaux recommencent à tomber. Les gestes reviennent. Plus lents. Plus précis. Il ne force plus. Le temps passe. La forme apparaît. Une fois terminé, il ne dit rien.

La table est installée dans le hall. Lumière chaude. Verres lourds. Nappes épaisses. On parle du bois. On dit qu'il est beau.

Un homme passe la main sur la surface.

— Du beau travail.

Il hoche la tête.

Plus tard, seul, il s'approche. Il suit la ligne du doigt. La fissure est toujours là. Fine. Discrète. Personne ne la voit. Sauf lui. Il laisse sa main posée dessus. Longtemps. Puis il la retire. L'atelier sent toujours l'acajou. Il regarde ses mains. Les mêmes poussières. Les mêmes traces. Il ferme les doigts. La peau tire un peu. Mais cette fois, il ne baisse plus les yeux.